



# L'hystérie masculine (féminine)

**Gérard Pommier**

DANS **FIGURES DE LA PSYCHANALYSE 2014/1 n° 27**, PAGES 81 À 97

ÉDITIONS **ÉRÈS**

**ISSN 1623-3883**

**ISBN 9782749241623**

**DOI 10.3917/fp.027.0081**

**Date de mise en ligne : 15/04/2014**

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2014-1-page-81?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# L'hystérie masculine (féminine)

• **Gérard Pommier** •

L'hystérie est le régime de croisière de la névrose, celle des hommes comme celle des femmes, et son importance égale du côté masculin n'est reconnue que depuis peu. Du temps de Charcot, l'hystérique était une femme, par principe marquée du sceau de la bisexualité. La grande crise d'hystérie décrite par le maître de la Salpêtrière met en scène cet affrontement bisexuel : une femme arrache ses vêtements d'une main droite « masculine » comme si elle voulait se violer, alors que de sa main gauche « féminine », elle se couvre et se protège. Le sens psychanalytique de cette scène est une bonne entrée en matière : l'hystérie correspond au moment traumatique d'entrée dans le désir sous le coup du « désir du père », mais qui est ce personnage ? C'est le père qui castré, donc qui féminise une masculinité phallique première, et la féminité apparaît ainsi comme l'objet de son désir : ce père ne veut avoir affaire qu'à des femmes<sup>1</sup>. Les garçons comme les filles commencent leurs vies dans une jouissance d'organe pénienne ou clitoridienne « masculine » de même intensité, et la violence du « désir du père » les féminise les uns comme les autres : cette féminisation d'une masculinité est l'autre nom de la castration.

Le concept de « castration » est lui-même un joli trait d'hystérie masculine ! Les pionniers de la psychanalyse, qui ont d'abord été surtout des hommes, qui plus est très barbus, ont préféré parler d'une « menace de castration » par le

---

*Gérard Pommier, psychanalyste.*

Texte réécrit d'une intervention aux Journées d'Espace analytique, « L'hystérie dans l'air du temps », les 23 et 24 mars 2013 à Paris.

1. Il féminise tous et toutes avec lesquels il est prêt à copuler, selon le traumatisme sexuel central qui fonde à la fois la structure subjective, et par contrecoup culturel l'universalité de l'interdit de l'inceste.

père, plutôt que de reconnaître la féminisation du fils par le désir du père ! Naturellement, les pères ne menacent jamais leur fils de rien de tel, alors que les fils passent toujours par un moment de désir féminisé vis-à-vis de leurs pères<sup>2</sup>. D'ailleurs, le terme d'hystérie donne lui aussi une leçon sur la naissance du concept, car ce n'est qu'un terme médical, qui ne vaut guère mieux que les étiquettes du DSM : il a été inventé par Hippocrate (lui aussi barbu) qui cherchait déjà à faire croire que l'hystérie – à laquelle il a donné son nom comme s'il s'agissait d'un tournis de l'utérus – ne concernait que les femmes. C'est un préjugé tenace jusqu'à aujourd'hui. Bien sûr, on ne peut pas changer nos manières de parler, et on continuera sans doute à employer le terme d'hystérie, mais mieux vaut être prévenu qu'il s'agit d'une mise en tension d'un masculin originaire pour les deux genres, avec un féminin secondaire, et jamais totalement abouti.

### **L'hystérie masculine se définit en opposition à l'hystérie féminine**

Une tension masculin/féminin est donc la définition métapsychologique de l'hystérie, et si on veut éviter les catégories trompeuses d'« homme » et de « femme », on pourrait d'abord penser qu'une hystérie spécifiquement masculine est dépourvue de sens, puisque la question de principe de l'hystérique est celle de sa bisexualité, tiraillée par la question « Suis-je un homme, ou suis-je une femme<sup>3</sup> ? » Mais justement, c'est une question ! Et elle impose un choix du genre sexuel sans rapport avec l'anatomie, un choix qui sera d'ailleurs précoce, soit du côté masculin, soit féminin. C'est à partir de cette prise de position que la question hystérique se pose sous une forme croisée. Ou bien : « Suis-je bien masculin (plutôt que féminin), alors que j'ai choisi d'être un homme ? » (je refoule donc ma féminité) : c'est l'hystérie masculine. Ou bien, deuxième formulation : « Suis-je

2. C'est une leçon utile sur la naissance des concepts en psychanalyse, où la « castration » signifie le contraire de la définition du dictionnaire (c'est une condition du désir sexuel et non une éviration).

3. Comme l'écrit Freud, l'être humain est un « animal à la prédisposition bisexuelle sans équivoque... un être humain, mâle ou femelle, se comporte sur tel point de façon masculine, sur tel autre, de façon féminine [...] comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais à chaque fois les deux, seulement l'un plus que l'autre [...]. Les proportions entre lesquelles masculin et féminin se mêlent dans un individu sont soumises à des variations considérables » (« La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 153.)

bien sur le chemin de devenir une femme, alors que mon point de départ est masculin ? » (c'est l'hystérie féminine). Deux vectorialisations contraires de la même question s'opposent donc, selon le choix du genre que fait un sujet : de toute façon, il est hystérique, mais il ne pose pas sa question dans le même ordre. Il est donc pertinent de distinguer une hystérie féminine, et une masculine. On dispose ainsi d'une grande finesse clinique qui montre que certaines femmes optent pour l'hystérie féminine, alors que d'autres ont opté pour l'hystérie masculine (sans être des femmes à barbe). De même, certains hommes choisissent l'hystérie masculine, alors que d'autres, l'hystérie féminine (c'est l'une des formes courantes de l'homosexualité masculine).

Pour mesurer la pertinence de ce repérage, il faut mettre en vis-à-vis quatre termes : « homme », « femme » (qui ont une référence anatomique), et « masculin », « féminin » (qui sont des choix psychiques<sup>4</sup>). Seuls les deux derniers termes qualificatifs sont variables : ce sont des bêtes rares, des monstres psychiques, qui n'existent jamais l'un sans l'autre, qui se définissent l'un par l'autre, bien qu'ils se contredisent. Le masculin qui désire le féminin lui donne un passeport de survie alors qu'il désire ce qu'il n'atteindra pas, ce qui lui donnera la tonalité propre de sa folie hystérique. Car tel qu'en lui-même, sans le désir masculin, ce féminin psychique ne survit pas, et il n'a d'ailleurs jamais vécu en dehors du désir, il n'a jamais eu d'autre consistance que celle du semblant, d'un maquillage, d'un voile sans lequel il inexiste. Propulsé à partir de la bisexualité, ce destin féminin peut être dit impossible, s'il a comme perspective de devenir « l'aimée du père », car ce destin chavire aussitôt dans la mort incestueuse : c'est celui de Marilyn. Et pourtant cela n'empêche pas n'importe quelle femme d'être obsédée par ce destin. En existe-t-il une seule qui ne se soit jamais maquillée ? Et une femme qui se maquille cherche à s'identifier à cette féminité de rêve. Mais si elle n'est pas encore une femme quand elle prend son tube de rouge à lèvres, qui est-elle ? Un homme ? Est-ce toujours à partir de la masculinité que se profile cet impossible – pourtant mis en scène – de l'identification féminine, combustible très inflammable de la crise hystérique ? Masculin et féminin sont donc dans ce rapport aussi incompatible qu'inséparable<sup>5</sup>. L'un est au-dessus, l'autre, au-dessous (refoulé) ou

4. Spontanément, on ne dit jamais « hystérie d'un homme », mais hystérie masculine (ce n'est pas une substance, mais un qualificatif).

5. C'est une « simultanéité contradictoire » comme l'écrit Freud dans « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 2010, p. 155.

bien le contraire<sup>6</sup>. En réalité, le féminin et le masculin n'ont pas la même place en fonction de leur dynamique, ni un poids égal dans ces vectorialisations opposées, car le plateau de la balance hystérique a penché d'abord franchement pour commencer du côté de la féminité, à cause du « désir du père » qui, bien sûr, préfère les femmes. Mais cette préférence a été ensuite contrebalancée par la répression de la jalousie masculine<sup>7</sup>. Pour commencer dans la vie, le féminin est l'objet même du désir du père, un idéal incestueux auquel il est donc impossible de s'identifier sans mourir, bien fait pour rendre fou, pour mettre en crise. Le désir est d'abord hanté par la féminité elle-même, et s'il y a un objet du désir, c'est le féminin plutôt que l'objet pulsionnel, qui n'a pas de genre. Cette cause du désir universelle donne à l'hystérie son appartenance de départ féminine, à laquelle le masculin résiste. S'il y a bien une position éminemment active, c'est celle du devenir féminin, alors que le masculin est dans une position de résistance passive à l'égard de ce féminin<sup>8</sup>. L'hystérie masculine, c'est la négation de l'hystérie féminine. Ce ne sont pas seulement « quelques hommes », qui pourraient – si ça leur chantait – se ranger du côté féminin ! Mais tous, sans exception, refoulent cette féminisation. La culture, à commencer par la religion, est la forme de résistance misogyne au vertige de la cause du désir. La résistance à l'hystérie féminine définit l'hystérie masculine, qui refoule sur un mode psychopathique violent son rapport au féminin, et cela d'abord au nom de Dieu. En effet, sitôt cloué au poteau totémique, le père primitif a été envoyé aux cieux en conséquence de son rôle castrateur insupportable, et donc le Dieu sans image qui lui succède légitime dans le même mouvement la haine des femmes – non pas de manière périphérique, mais centrale. *L'homo religiosus* s'angoisse d'avoir envoyé le père aux cieux, et voit sa culpabilité renforcée chaque fois qu'il désire une femme, tout

6. On pourrait écrire : hystérie masculine :  $\frac{\text{masculin}}{\text{féminin}}$  et hystérie féminine :  $\frac{\text{féminin}}{\text{masculin}}$ , mais cette écriture ne tient pas compte de la dynamique du désir.

7. Pour faire image, dans l'histoire biblique de Caïn et d'Abel, ce dernier est une femme, préférée du père, ce qui ne lui réussit pas vraiment. Faut-il en conclure que seule une femme déploie la crise hystérique dans son authenticité, d'abord parce qu'elle est confrontée au devenir féminin plus qu'un homme ne le sera jamais ? C'est un motif majeur de la tension hystérique, alors qu'un homme lui résiste tout naturellement, par exemple en désirant une femme, comme si c'était normal.

8. On voit qu'en dépit des apparences, ce serait une erreur de confondre féminité et passivité, masculinité et activité.

comme au dernier jour d'Eden. Ainsi de *L'homme aux rats* qui avait cette idée folle que son père allait mourir à chaque fois qu'il faisait l'amour<sup>9</sup>.

La « crise hystérique » masculine sera par conséquent bien différente de sa jumelle féminine. Elle est psychopathique, hantée par la violence contre le féminin, par les armes de la religion, de la culture ou de la guerre. En somme, la féminité des femmes et leurs crises se rapportent beaucoup plus visiblement à la causalité hystérique (le désir du père) que celle des hommes qui mettent en avant toutes sortes d'idéaux guerriers et de domination, conclus avec régularité dans des bains de sang ou d'autres modalités de la crise sur le mode masculin (l'hystérie féminine rejetée<sup>10</sup>).

L'hystérie masculine se spécifie donc par une adéquation de la constante anatomique « homme » avec la variable psychique « masculin » et cela, conjointement au refoulement de la variable « féminine ». Il faut affirmer fortement cette variabilité du choix du genre psychique masculin/féminin par rapport à la fixité du sexe anatomique « homme » ou « femme ». Naturellement, cette variabilité des premiers, et même leur fréquente incompatibilité avec les seconds ne signifient pas que les catégories « homme » et « femme » n'existeraient pas, et seraient simplement des réalités culturelles ! N'est-ce pas le saut trop rapide qu'ont fait Judith Butler et ses sœurs lorsqu'elles ont privilégié le choix psychique, considéré comme culturel ? Car l'anatomie d'un corps d'« homme » ou de « femme » reste bien ce destin auquel nous sommes insoumis.

La position croisée du sexe « homme » et du sexe « femme » selon la masculinité ou la féminité de l'hystérie engendre des conséquences que l'on va voir maintenant, pour certaines communes aux deux formes d'hystéries, pour d'autres, opposées : il y a des symptômes identiques, et au contraire des particularités spécifiques à l'hystérie masculine ou féminine.

## Les symptômes communs à l'hystérie féminine et masculine

L'hystérie masculine a ses trucs à elle qui font toute une histoire, et peut-être même l'histoire tout court. Mais il faut voir d'abord son point d'ancrage dans le féminin, dans l'angoisse de castration, c'est-à-dire pour commencer dans sa

9. Que serait la virilité sans cette négation ? Ce serait « l'Œdipe inversé », qu'il faut lire comme le premier temps de l'Œdipe normal.

10. C'est la « Rébellion contre la position passive ou féminine envers un autre homme » notée par Freud dans *Analyse finie et infinie*.

préhistoire intime, celle qui sera refoulée au profit de l'autre histoire. Car tout commence dans une communauté avec un féminin dont il faut se séparer comme d'une côte en trop (*Ewa*). La crise hystérique « masculine », c'est le moment où son féminin va reprendre le dessus et s'expose. La crise est sa mise en scène obligatoire : elle doit être présentée dans la vie réelle, en *live*, parce que ni la pensée ni la parole ne peuvent exprimer ses contraires. Elle devient la vie elle-même : c'est à peine un passage à l'acte, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen pour l'exprimer que le théâtralisme et la monstration du corps souffrant.

Comment explose la crise lorsque, profitant de circonstances présentes analogiques avec celle d'un traumatisme passé, un sujet cherche à rejouer la même scène, mais cette fois-ci à son profit ? Tout se passe comme si une crise latente couvait depuis toujours, depuis un moment traumatique de l'enfance. La crise doit être comprise dans sa dynamique, car en réalité elle est seulement occasionnelle : le reste du temps, l'hystérique est normal(e), c'est-à-dire en train de mijoter une belle explosion. Tout s'enclenche à cause de la répétition d'un premier traumatisme qui a été celui du désir, purement subjectif : il ne s'est rien passé sinon le choc du désir qui creuse son trou. Cela veut dire que les circonstances et toutes les connexions sensorielles qui ont été mémorisées au moment de ce traumatisme sont purement de hasard. Ce sont toutes de fausses connexions (*falsche Verknüpfung*), mais le sujet ne possède qu'elles pour donner un peu de chair historique à l'événement... La crise se produit au moment où se présente une de ces fausses connexions, devenue causale. À lui tout seul, le désir naissant a provoqué un traumatisme *subjectif* et, en supplément et de temps en temps, un geste de séduction s'est produit réellement, lui ajoutant un traumatisme *objectif*. Le désir du père a propulsé l'infinité du désir du féminin, qui s'est concrétisé à partir de moments d'histoires, de bribes de séduction qui lui ont servi de prétexte. Cela ne veut pas dire forcément qu'un adulte a essayé de séduire, mais qu'un regard, une embrassade, un contact un peu trop appuyé ont suffi pour lever le doute, sur lequel oscille le fléau du « désir du père ». Selon l'ambiguïté du génitif, le désir du « père » veut aussi bien dire désir de la fille pour le père que le contraire<sup>11</sup>. Tant qu'aucun traumatisme objectif ne survient, le fléau oscille librement, la crise reste seulement imminente. Dès que se produit un traumatisme sexuel objectif, le fléau s'abat, et d'autant plus fort que le traumatisme aura été plus objectif. Une embrassade un peu appuyée sera moins traumatisante que des caresses directement sexuelles, par exemple. Le doute de la séduction devient alors une

11. Comme le montrent les destins de *L'homme aux loups*, et de *L'homme aux rats*.

certitude et se fixe autour de l'événement qui, dès lors, se répète. Tant que le doute subsistait, le fantasme de séduction cherchait sa preuve, entièrement mis en scène hors du corps dans « la vie ». Dès que la séduction devient une certitude, du même coup, le corps propre cesse d'être la cause du désir pour devenir son objet régressif. Le corps devient « la scène » des symptômes hystériques sous le coup de cette régression. À elle seule, la séduction enferme le corps en lui-même, et elle en fait un corps aveugle et sourd. Un corps qui refuse la nourriture, toujours trop intrusive, trop sexuelle. Un corps qui vomit, qui rejette, qui spasme ses tuyaux toujours trop réceptifs.

Mais ce n'est pas le plus cruel, car le traumatisme objectif tombe dans le territoire du traumatisme subjectif, et par conséquent le sujet va plaider coupable, comme s'il avait tout fait pour être désiré – ce qui d'ailleurs a pu arriver. Il plaide donc coupable à ses propres yeux, et la souffrance immédiate du symptôme le fait payer pour la seule faute d'avoir été désiré(e). Il aime ça : si un symptôme organique se greffe sur un symptôme psychique (par exemple, une angine sur une inflammation de la gorge), il va négliger de se soigner, refuser de prendre des antibiotiques, etc. Il purge ainsi sa culpabilité. Une fois que le corps cesse d'être la cause fantasmatique du désir pour devenir son objet, il tombe en lui-même et la culpabilité du désir se convertit en souffrance corporelle. C'est plus clair du côté femme, ou la seule angoisse d'être regardée déclenche la sorte de phobie sociale caractéristique de bien des femmes, et souvent en tout cas de celles qui veulent plaire. Et cela vaut aussi pour les hommes, pour lesquels le travail et toutes sortes d'obligations sont une façon de fuir la séduction. Ce n'est pas tellement que les messieurs auraient d'extraordinaires capacités de « sublimation ». C'est plutôt que l'angoisse leur pourrit la vie, et qu'ils refoulent comme ils peuvent un désir du féminin qui les effraie. L'angoisse se convertit aussitôt en symptômes : d'abord se verrouillent tous les accès du corps qui viennent d'être mentionnés. Et ensuite apparaissent les symptômes fonctionnels qui inhibent toute expression du désir : la main qui aimerait tant porter un coup de couteau salvateur est prise de spasmes. Les jambes qui voudraient prendre la fuite se dérobent : coupable ! Le désir coupable se renie – et de plus il est coupable de se renier ! Lorsque le désir ne s'inhibe pas complètement lui-même, il n'en rejette pas moins la plupart du temps ce qu'il désire le plus, en commençant par faire de ce qui est la cause, un objet aussitôt rejetable – car le désir n'a jamais d'objet mais seulement une cause.

Par exemple, un séducteur comme Don Juan cherche à séduire une femme comme il a été séduit par son père : c'est un des cas les plus fameux d'hystérie

masculine, nettement caractérisée par la dénégation du féminin. Pourtant, séduire ne le soulage d'avoir été séduit que le temps d'abandonner ses conquêtes, et il faut donc recommencer. D'autant que pendant cette répétition, le traumatisme objectif a été un instant purgé, alors que le traumatisme subjectif reste intact. De sorte que l'élan donné à la répétition ne soulage qu'un instant et constitue lui-même un nouveau traumatisme qui se répète pour son compte. Tout n'est pourtant pas inéluctablement identique, puisque au moins dans l'une des versions du mythe, Don Juan termine ses jours dans un monastère, en odeur de sainteté avec le père, donc. Dans la version de Mozart/Da Ponte, initiée par le meurtre d'un père, ponctuée par la lecture de 1003 noms de pères, et conclue par la victoire d'un père de pierre, c'est bien une sorte de père mythique qui a le dernier mot en des noces sataniques : « *Dame la mano* »... « *Donne-moi ta main* », chante le commandeur de pierre.

Tout se termine pour Don Juan dans l'espace cauchemardesque d'un mariage avec son Père. C'est un climat hallucinatoire qui mérite une mention spéciale. La crise se produit dans une atmosphère particulière, celle de la répétition, c'est-à-dire dans une tentative de rebrousser le temps. Cela arrive aujourd'hui, mais en remontant vers hier, car l'ensemble de la répétition est retourné, fléché à l'envers. Celui qui entre en crise n'est plus là : il est absenté, il parle et agit à partir du passé, complètement dépassé. On peut comprendre de ce point de vue l'hallucination hystérique, qui peut se produire dans ce climat de la répétition<sup>12</sup>. C'est le moment de dérapage où quelqu'un perd le contrôle de ce qu'il fait et de ce qu'il dit, car une exigence du passé s'impose dans sa vie actuelle. Le processus de remontée de temps va être plus ou moins important, plus ou moins hallucinatoire selon la surimposition de plusieurs problèmes.

À un niveau élémentaire, un traumatisme du passé remonte en scène, en profitant d'une contiguïté suffisante avec l'actualité, et il rompt ainsi son isolement. Lorsqu'il s'agit de traumatismes simples, la crise peut liquider ce passé, emporté par le flot du présent qui lui rend son sujet.

12. Le mot « hallucination » évoque tout de suite les psychoses, alors que ce phénomène comporte des degrés variés dont les plus élémentaires sont compatibles avec la vie ordinaire, comme la crise hystérique. L'hallucination hystérique est un fait clinique courant, du même ordre que l'hallucination des rêves. Au contraire, l'hallucination psychotique résulte d'un clivage du Moi, dont une moitié est « projetée » à l'extérieur.

À un deuxième niveau, la crise met en scène l'opposition du masculin et du féminin. Alors là, les occasions de déclenchement sont légions, puisqu'elles vont de la séduction ordinaire aux luttes pour le pouvoir. Mais elles culminent dans la vie de couple de tous les jours et les accrochages de la névrose actuelle, qui offrent les motifs de crises les plus courants (le plus important est sûrement la crise de jalousie !). L'étincelle ordinaire de la crise brille presque automatiquement dans la différence de potentiel masculin/féminin, parce qu'il n'y a qu'un seul phallus, pour deux, qui ne surgit que grâce au désir du partenaire sexuel. Sans lui, nous sommes toujours en manque du phallus et avec lui toujours en bagarre jalouse. Naturellement, nous refoulons la nature de ce manque. Nous avons tout juste l'intuition que quelque chose nous fait défaut, et nous y faisons face comme nous pouvons, presque automatiquement d'ailleurs. La façon de parer à ce manque énigmatique trace la ligne de partage la plus pratique entre hystéries masculine et féminine. Ce n'est pas une différence concernant l'objet du désir (dans tous les cas évanouissant), mais une différence de procédés. Le moyen (l'instrument) ne change pas : c'est le phallus. La vérité finira-t-elle par s'imposer ?... On ne peut dire que les hommes l'auraient (en plus de la barbe) alors que les femmes en seraient privées, puisque ni les unes ni les autres ne l'ont sans le désir des unes pour les autres et réciproquement. Si le phallus, c'est le pénis en turgescence, cet état spécial ne s'actualise que dans l'entre-deux du désir, sans lequel on ne voit rien venir, en tout cas pas d'érection. Les hommes comme les femmes veulent avoir le phallus, et ils ne se distinguent que par la façon de s'y prendre. Comment pallier le « manque à avoir » ? Comment l'avoir, sinon soit en se faisant désirer, soit en désirant ? C'est-à-dire soit en prenant, soit en donnant, étant bien entendu qu'il n'y aurait rien à donner (une érection) sans le désir de quelqu'une qui veut prendre<sup>13</sup>. Évidemment, un seul phallus pour deux, cela fait problème et – que ce soit à l'heure de la séduction ou de la pratique sexuelle – on n'est jamais bien certain de qui est masculin, et de qui est féminin<sup>14</sup>. L'explosion couve dans des couples qui se pratiquent depuis long-

---

13. Le féminin a ici une bonne longueur d'avance, puisqu'il lui suffit de se faire désirer pour l'avoir, et de nombreuses femmes se contentent de cette séduction à distance... en attendant de rencontrer le prince charmant qui supportera de le donner, avec le risque que cela le transforme en crapaud.

14. On mesure les insurmontables impasses théoriques qu'il y aurait à soutenir que « les hommes ont le phallus », alors que les femmes ne l'auraient pas, qu'elles seraient castrées en somme ! Faudrait-il alors penser que les hommes ne seraient pas castrés ?

temps dans la violence feutrée de la névrose actuelle. En ce sens, la crise peut être érotiquement résolutive, ou bien elle reste latente, auréolée d'un essaim de symptômes sexuels (frigidité, éjaculation précoce, impuissance, etc.) et cela sous la férule de la jalousie. Ce déclencheur peu spécifique de la névrose actuelle vire à la névrose proprement dite, dès que le passé et les figures parentales se surimposent sur cette actualité.

Car il faut rajouter un troisième motif de crise qui représente son potentiel le plus explosif. Dès l'enfance, la potentialité de la crise est mise en tension par l'opposition féminin/masculin, mais cette opposition se complique sérieusement à partir de l'adolescence parce qu'elle est doublée par l'entrée en scène de deux identifications jusqu'alors sans emploi : paternelles et maternelles. À la tension masculin/féminin se surajoute la tension père/mère. Ce ne sera plus seulement parce que le féminin s'oppose au masculin auquel il est marié que la crise menace, mais parce que le masculin va se compliquer du Paternel et le féminin du Maternel, ce qui ajoute deux contradictions de plus, verticales, à celle qui est horizontale : celle du masculin-féminin. Ces réminiscences paternelles – ou maternelles ou les deux en même temps, pour les couples bien servis – donnent sa force maximale à la régression de la névrose actuelle en névrose proprement dite.

La « crise » d'hystérie a donc des degrés d'intensité variables. Elle est d'autant plus violente que ces degrés se cumulent, de la répétition d'un souvenir d'enfance dans le présent à la contradiction du masculin et du féminin, pour se démultiplier lorsque l'homme se conjugue avec la posture du père, et la femme avec celle de la mère<sup>15</sup>.

Ces degrés doivent enfin faire place au progrès de l'actualité : car il faut ajouter qu'à notre époque, certains symptômes qui étaient dans le passé nettement différents entre les hommes et les femmes sont aujourd'hui en voie d'égalisation. Le détonateur de la crise était plus spectaculairement féminin lorsque l'oppression des femmes était plus importante qu'aujourd'hui, lorsqu'elles devaient non seulement se débrouiller avec leur féminité, mais de plus encaisser son rejet par les hommes. Elles étaient en quelque sorte hystériques pour deux : une première

15. Le transfert analytique dissocie l'un de l'autre les différents motifs de crise, ne serait-ce qu'avec la règle d'abstinence. La psychanalyse ne soigne pas l'hystérie, mais seulement les crises d'hystérie, et pour cela il importe de saisir les circonstances du premier traumatisme, qui ensuite se répète. Une séance d'analyse est une petite crise.

fois parce qu'elles étaient propulsées dans l'atmosphère inflammable de la séduction, et une autre encore pour supporter le rejet des hommes. À cette violence de la crise féminine qui évoque les descriptions de Charcot, correspondaient des particularités de l'hystérie masculine propre au Patriarcat. Sur son versant masculin, l'hystérique résistait sans même savoir à quoi, virilement, stoïquement : le stoïcisme est une très jolie forme masculine de l'hystérie : son ataraxie a le même contenu que la « belle indifférence » féminine, décrite dans les manuels de psychiatrie. Elle est aussi suicidaire que la forme féminine, mais enjolivée par les beaux discours des philosophes, qui masquent qu'il s'agit d'un désir coincé entre masculin et féminin et par conséquent prêt à se jeter dans le Vésuve. Les formules bien frappées foisonnent : c'est un « manque à être », disent-ils, un manque à être existentiel de notre *Dasein*, de notre « être-pour-la-mort », de notre conscience malheureuse... les expressions pullulent de Hegel à Heidegger pour qualifier cette vacuité intime. Mais s'agit-il vraiment d'un « manque à être » ou bien plutôt d'un *manque à avoir*, d'un appétit sans borne replié sur le rêve et de multiples addictions pour se satisfaire ? Le manque à être, presque fondateur de la philosophie, refoule la « demande d'avoir », c'est-à-dire une « envie du phallus » qui vaut pour les deux genres. Cette demande n'a rien d'insondable, contrairement au « manque à être » grandiloquent des philosophes, dont on comprend mieux que, pendant des millénaires, ils n'aient rien dit de l'érotisme. Ce silence assourdissant de la pensée sur la sexualité a participé du rejet hystérique masculin du féminin et il s'est accompagné de la passion de la femme poupée ou malade, de la psychopathie, de l'alcool, de l'armée, du bordel. Encore plus qu'une femme qui peut en jouer grâce au désir des hommes, un homme peut sombrer lorsqu'il est pris dans le refoulement vertigineux du féminin, qui le rend d'autant plus violemment psychopathe, misogyne, alcoolisé, en quête d'un bordel qui lui permette de se rejeter lui-même à bas prix comme un éjaculat, un tas de billets posés sur un coin de table.

Sur cet arrière-fond patriarcal, la crise hystérique (féminine comme masculine) a été la scène de la vie et souvent la condition de la séduction. Une femme souffrante à cause de son clivage intérieur plaît beaucoup, sans être la Dame aux camélias, ni la Béatrice de Dante. Une excitation masculine se déclenche devant cette folie féminine. La femme malade, poupée, pantin, morte, fascine, et l'on peut mesurer sa puissance dans toute la littérature occidentale. Car ce serait une erreur de croire que la crise est seulement déclenchée par l'insoluble contradiction de la bisexualité. En fait, le féminin s'enfoncé, totalement dissymétrique au masculin. C'est un idéal vertical qui colle à la peau comme un maquillage, sans

qu'on puisse jamais s'y identifier, une chute en abyme obligatoire, détonateur de la crise. Là aussi, s'est affirmée comme une évidence la double négation de la femme et du rapport sexuel, que l'on retrouvera dans toutes les Églises. Les femmes ne seraient pas comme tout le monde, comme disait Tirésias, parce qu'elles auraient une jouissance supplémentaire – ou mystique, les versions diffèrent selon les siècles, et le rejet demeure (non seulement elles jouissent plus que nous, mais en plus elles voudraient le droit de vote !). Aujourd'hui que les cieus sont toujours plus vides, le patriarcat perd à vitesse accélérée sa légitimité. De sorte que la crise hystérique féminine a perdu beaucoup de son lustre spectaculaire, alors qu'en revanche l'hystérie masculine est devenue visible. Mais cela reste encore un défi de soutenir que l'hystérie concerne aussi bien les femmes que les hommes (qui préfèrent mettre des fausses barbes).

### **Le climat propre de l'hystérie masculine : le rejet d'un féminin qui est ensuite désiré**

Si le phallus est le trait d'union conflictuel entre féminin et masculin, le désir de donner le phallus du côté masculin rencontre un obstacle, une sorte de mur, comme si la déception était programmée à l'avance depuis le premier jour. Pour exister et se mettre à dire « je », il a fallu d'abord se séparer de l'Autre maternel, c'est-à-dire cesser d'être son phallus. Et comment y arriver, sinon en se prenant soi-même (une partie de son corps) comme phallus ? Ainsi commencent les délices de la masturbation ! La première excitation sexuelle, c'est-à-dire le passage onaniste de l'Être à l'Avoir est le mode de séparation de la mère. Cette séparation provoque l'érection, mais ce phallicisme se tend dans le vide – sans objet précis – ou plutôt il n'en a pas d'autre que la séparation, qui est le motif même de l'excitation. Avoir le phallus évite de l'Être, et l'excitation de la séparation est conforme à l'interdit de l'inceste (qui n'est pas une loi immanente, mais répond de cette causalité). Car se retourner pour retrouver sa mère, remonter le temps de la séparation, ce serait aussi faire retomber l'excitation. C'est une loi circulaire, qui s'appuie sur ses conséquences. Impossible de faire marche arrière dans un avant de la séparation, car l'existence serait mise en danger dans une sorte de rencontre de soi d'avant soi, antérieure à sa propre naissance. Un infantile du premier jour commande ainsi une insatisfaction masculine, et même une sorte de persécution, celle de disparaître dans l'actualisation de son propre désir, comme un enfant débordé par l'inceste. Cette insatisfaction est estompée du côté féminin : elle est recouverte par le changement d'objet de la mère au père.

De sorte que ce que veut une femme est à cet égard très clair. Cela ne veut pas dire non plus qu'une femme n'aurait pas d'hésitation ni de nostalgie, et que seul le phallus du père la fascinerait sans égard pour l'inceste. Car elle fera encore le détour du phallus par le désir d'un homme, contre le père. Mais l'hésitation n'est pas de si longue durée du côté féminin, et une femme sait ce qu'elle veut avec beaucoup plus de détermination que son compagnon, plus souvent rongé par le doute, la procrastination, le rejet, la fuite.

Cet écueil de l'insatisfaction hystérique spécifiquement masculine prend-il appui sur ce qui aurait d'abord été un avantage ? Dans le complexe d'Œdipe masculin, ce qui semble donner une longueur d'avance au garçon, c'est qu'il n'a pas besoin de changer d'objet : comme dit Freud, c'est sa maman qu'il aime dès le début, et après il continue sur sa lancée (contrairement à la fille qui se tourne vers son père : bien que son désir se libère de l'inceste maternel grâce à ce retournement). Mais est-ce tellement un avantage, si l'amour de la femme devait se situer dans le prolongement de celui de la mère ? Cela devient plutôt un lourd handicap<sup>16</sup> !

C'est le point d'ancrage de la nostalgie qui est le point d'appui même du désir viril, et donne sa constance à son existence. Il est vrai qu'aussi fort que la séparation se fait, aussi fort lui succède la puissance de l'attachement maternel. Mais cet attachement n'est pas sexuel, car s'il l'était, il s'inhiberait lui-même aussitôt, puisque l'érection résulte de la séparation ! Quelle cruelle situation ! L'érection reste proportionnelle à la séparation de la mère, Vierge totale, intouchable et surpuissante. Tout retour en arrière est inhibé ! Mais quelle est la perspective du désir en avant ? Si c'est un idéal féminin, il sera d'une tout autre origine que maternelle : il sera issu de la bisexualité elle-même. La femme désirée n'est pas la mère : c'est le rejeton de la bisexualité, le fantôme de la part féminine rejetée par l'hystérie masculine. La femme désirée est la fille du père, puisque la bisexualité résulte de son désir, et cet idéal féminin reste inaccessible.

La masculinité rencontre ici un motif de crise larvée, au long cours, qui lui est spécifique. L'hystérie masculine se piège entre la Virginité maternelle (dans son dos) et l'inaccessibilité féminine (devant ses yeux). La virilité se coince entre ces

---

16. Décidemment, le virage en épingle à cheveux de l'adolescence n'a pas beaucoup intéressé Freud, qui n'a guère donné d'importance à ce qui distingue la femme et la mère – pas plus qu'à la lutte entre l'homme et le père.

deux mirages, qui donnent un ton persécutif à son existence quotidienne : elle vit avec en travers de la gorge un vœu de vengeance, elle porte sur le visage un sourire amer, ruminant une sorte de misogynie en basse continue vite proche de l'obsession. C'est le risque mortel de l'inceste (dans son dos) et le malheur d'Orphée (devant ses yeux) pour peu qu'il se retourne pour regarder Eurydice (conjoignant l'avant et l'arrière). Le désir masculin prend donc par principe appui sur une nostalgie sans retour. C'est la finesse de la *Sehnsucht* freudienne (loin de la lourdeur de notre unique mot pour dire « désir » en français<sup>17</sup>).

Cette forme de nostalgie masculine indéfinie a sa puissance sublimatoire propre, alors que les femmes ont l'air beaucoup plus déterminées et de savoir ce qu'elles veulent. Les femmes ont la réputation de ne guère « sublimer ». Pourquoi faire, puisqu'elles savent ce qu'elles veulent ? La répression des femmes y est de plus pour beaucoup, mais aussi cette grande étrangeté du bonheur féminin, en dépit de cette répression féroce, et en dépit d'un acheminement vers la féminité qui est pour chacune un petit calvaire. Les femmes ont une aptitude au bonheur que les hommes ne connaissent pas. Pour eux, tout s'est passé comme si depuis Eve, les femmes avaient été tenues de rendre des comptes pour le mal du désir, celui-là même dont elles sont la cause universelle. Elles ont d'abord eu à payer pour être l'objet du désir du père : lui tout là-haut adoré au fond des cieux, elles sur terre reléguées à la cuisine avec les marmots, ou dans les bordels ! Mais ni la maman ni la putain ne font bonne mesure à ce qui n'en a pas. Et le désir hystérique masculin reste coextensif à l'insatisfaction et à la déception qui deviennent la note de fond de son existence, à laquelle elles donnent son climat mélancolique ou meurtrier. Cette basse continue ne s'est guère soulagée en se donnant des allures philosophiques, la tournure de l'exil, de l'appel mystique, de la voie moyenne des stoïciens, du vide médian de Bouddha, sinon du Rien lacanien. Mais au moins ce Rien a un avantage : il finit par avouer quelque chose, comme l'indique l'étymologie latine de la *Res* !

---

17. En extension, toute la mécanique désirante est prise dans ce mouvement d'un désir appuyé sur la nostalgie. Le désir pousse à monter en scène, à passer un examen, à engager la partie d'un jeu quelconque. Et brusquement l'inhibition arrive, les gestes se ralentissent, l'action s'amortit, se paralyse, l'acteur oublie le texte de sa pièce, il n'arrive plus à prendre la parole, ou encore il lui faut repasser mille fois le même examen.

## L'hystérie masculine a un champ d'extension différent de l'hystérie féminine

La crise larvée de l'hystérie masculine devrait pouvoir se résoudre dans l'érotisme. L'orgasme ne devrait-il pas être le modèle de la crise réussie, c'est-à-dire celle qui convertit ses ingrédients contradictoires en jouissance du corps ? L'orgasme est le moment résolutif du complexe d'Œdipe, celui où la confusion père/homme et mère/femme se libère. Le complexe d'Œdipe est soluble dans l'orgasme, même s'il faut souvent recommencer.

Pourtant, sur ce terrain favorable, la crise ne va pas toujours jusqu'à sa résolution orgastique. Le terrain qui devrait être le plus propice est en réalité pourri d'embûches, à commencer par les contradictions internes au désir, auxquelles s'ajoutent les impasses œdipiennes de l'amour du père ou de la mère. De sorte que la marge de résolution du complexe d'Œdipe est étroite, même sur le terrain qui devrait lui correspondre au mieux. Par conséquent, la crise s'échauffe, sa pression monte et, devant les obstacles, elle va chercher à se soulager sur d'autres terrains, pour peu qu'ils présentent des analogies suffisantes. Par exemple, la lutte masculin/féminin peut se transposer en lutte entre frères, ou bien le parricide prend une dimension religieuse ou politique.

Le premier acte de la crise se joue dans le couple homme/femme et il épuiserait son angoisse dans ce rapport s'il donnait satisfaction, s'il épongeait le vertige d'une castration imminente. Mais ce n'est justement pas le cas ! L'hystérie masculine ne trouve pas sa solution dans son rapport au féminin des femmes, sinon une profonde déception, qui cherche sa solution sur une autre scène. Le problème de la crise hystérique masculine, c'est celui d'un homme angoissé par le désir d'un père qui, même mort et du haut des cieux le féminise. Quelle est la solution ? S'identifier à un Père au nom du père mort, bien sûr ! Telle est la définition du patriarcat. Cette identification suppose d'abord le meurtre fantasmatique du père, puis prendre sa place par quelque trait d'identification totémique (une appartenance de groupe, religieuse, politique, nationale, etc.), et enfin comme la culpabilité est le contrecoup immédiat de ce mouvement, il cherche sa légitimation dans un idéal rédempteur, mystique ou partisan. Au nom de tels idéaux, les frères s'entretuent en jouant à qui sera le père ou, tout du moins, à qui ne sera pas une fille (une poule mouillée). C'est un vrai sauve-qui-peut contre la féminisation ! Dans cette lutte où il s'agit d'éviter la perte du genre viril, on peut prendre comme exemple la simple bagarre de rue psychopathe, mais aussi remonter aussi haut que l'on voudra dans l'ordre des affrontements politiques,

dont la bonne forme se répartit depuis les Évangiles, selon deux voies : s'asseoir ou bien à la droite, ou bien à la gauche du père. C'est sans doute une simplification sans nuance, mais elle rend compte de bien des prises de parti, qui précèdent toute espèce de raisonnement. La politique déplace et reprend à son compte les principaux invariants de la crise hystérique, ne serait-ce que parce qu'elle met en scène des chefs toujours investis d'une aura paternelle, et que la lutte partisane se transpose aisément en lutte entre frères, pour ou contre « le père ». Un homme aura le choix soit d'activer son fantasme parricide « de gauche » en luttant contre un représentant politique du père terrestre, surtout s'il joue les tyrans. La position symétrique « de droite » est facile à déduire : la culpabilité occupe le devant de la scène et il n'est plus question que d'une défense et illustration du père, du roi, du chef, de l'ordre, de la patrie (etc.). Ce sont des positions purement psychiques, qui ne tiennent aucun compte des intérêts de classe, même les plus élémentaires, comme le montrent les suffrages que peuvent recueillir des prétendants avoués à la tyrannie. Si la crise hystérique concerne la féminité (des hommes comme des femmes) telle qu'elle est profilée par le désir du père, il est clair que les femmes encaissent les coups les premières, à titre rapproché, dans la famille et dans l'amour, alors que les hommes se protègent de cette féminité en se prenant pour des pères. Les hommes encaissent le coup aussi, mais à distance : ils font les putes sur la scène politique (au mieux) ou sinon en essayant de sodomiser leurs semblables après les avoir mis tout nus (la lutte de classe) ou à la rigueur dans des bagarres de bistrot ou dans des stades, en criant.

Une hystérique continuera à faire payer les hommes comme s'ils étaient son père, et cela avec d'autant plus d'ardeur qu'elle sera tenue dans une position infantile par les hommes qui, dans sa culture, se prennent pour des pères. Quant aux hommes, ils agiront de même avec le souverain, selon un mouvement marqué par la même ambivalence. Outre l'interdiction de faire de la politique longtemps faite aux femmes à cause de cette vectorialisation, il faut remarquer la coappartenance de ces différents moments de l'hystérie qui vont de l'espace intime (pour l'hystérie des femmes) à la scène publique (pour l'hystérie des hommes).

La crise hystérique se déroule sous le coup du Désir du Père, selon un enchaînement réglé. L'issue n'en est pas symétrique. Une femme peut accepter jusqu'à un certain point sa féminisation, contrairement à un homme, qui y perdrait son genre. Au point où cela n'est plus supportable, une femme s'en prend à son homme – qui lui aussi s'en prend à son homme (il fait de la politique). L'issue de la crise hystérique masculine, c'est de faire la guerre à un frère (pour savoir lequel des deux est la fille), de s'en prendre au père (à celui qui prétend l'incarner sur

terre), ou bien de se prendre lui-même pour un père (avec sa femme et ses enfants). Dans tous les cas, une angoisse de féminisation dynamise l'action, et ne tolère ni pause ni repos.

La tragicomédie va se jouer sur deux scènes différentes : pour la femme, sur la scène de l'amour, pour l'homme, sur celle du politique. Didon et Enée furent sans doute animés par la passion, mais la première la joua sur la scène de l'amour et le second sur celle de son destin héroïque (politique). Là encore, à qui reviendrait une prime d'authenticité ? Une femme joue la partie de l'amour sans colorants, conservateurs ni pesticides. Alors que sur le terrain politique, on voit bien le caractère déplacé de la scène, jouée avec des personnages d'emprunt, dans une répétition si éloignée du modèle original, de la nostalgie du père – la *Vatersehnsucht* –, qu'un profond sentiment d'absurdité double l'action politique. La vérité du sens de l'histoire appartiendrait-elle au plus menteur ? À moins de la chercher dans l'insurrection révolutionnaire, c'est-à-dire la crise hystérique masculine (le moment où son féminin cherche à en finir avec le père). Seul le féminin est révolutionnaire jusqu'au bout.

#### RÉSUMÉ

L'hystérie est la norme du sujet, qui se pose la question : « Suis-je un homme ou une femme ? » La particularité de l'hystérie masculine est de rejeter sa part féminine. Les qualités psychiques « masculin » et « féminin » n'existent jamais l'une sans l'autre, mais de manière conflictuelle, engendrant la « crise hystérique » de degré variable. Il s'y ajoute différents traits de l'hystérie masculine, plus lisibles dans la contemporanéité du fait de la libération des femmes. Le désir masculin hystérique est marqué par la nostalgie, entre séparation maternelle et Idéal féminin, d'une tout autre origine.

#### MOTS-CLÉS

Hystérie, bisexualité, désir, crise, désir du Père, nostalgie.

#### SUMMARY

*Hysteria is the «normal» way of any mankind, who asks himself: «Am I female or male?» The peculiarity of the masculine hysteria is to reject his own femininity. The psychological qualities «masculinity» and «femininity» never exist the one without each other, but on a conflicting way, causing hysterical crises of varying degree. One must add to this «crisis» some masculine characteristics, more visible in the contemporaneity because of the Woman's liberation. The masculine desire is marked by a kind of nostalgia between maternal separation, and feminine desire, which origin is quite different.*

#### KEYWORDS

*Hysteria, bisexuality, desire, crisis, father's desire, nostalgia.*